

**La pensée politique de Walter Bagehot (1826-1877),  
ou comment la France sert souvent de contre-exemple  
aux théoriciens politiques d’outre-Manche.**

C’est avec grand plaisir que je me trouve aujourd’hui parmi vous pour honorer la mémoire et les travaux d’un penseur français que nous sommes nombreux à apprécier ici : Raymond Aron (1905-1983).

Aron fut tout à la fois un philosophe, un sociologue, un historien, un politologue, un spécialiste des relations internationales et un journaliste<sup>1</sup> qui n’a eu de cesse de s’interroger sur le politique, en insistant sur le fait que le politique est nécessairement changeant et conflictuel. C’est pourquoi sa propre pensée évolua au fil du XXe siècle mais en gardant toujours une essence profondément libérale. Lire Raymond Aron, c’est apprendre à raisonner, à remettre en question et à s’éduquer à l’apprentissage de la liberté en politique.

Cependant, je ne suis pas une spécialiste de Raymond Aron. Mes travaux portent avant tout sur l’histoire des idées victoriennes et sur cet héritage dans la pensée politique britannique contemporaine. Je veux évoquer avec vous un auteur dans la lignée de Raymond Aron, ou plutôt, un précurseur d’une certaine pensée aronienne, puisqu’il s’agit bien d’un retour dans le passé que je vous propose en convoquant le victorien, Walter Bagehot.

Comme Raymond Aron, Walter Bagehot fut un essayiste, un économiste, un banquier, un penseur politique, un constitutionnaliste, un journaliste et le rédacteur en chef et directeur de *The Economist* de 1860 jusqu’à sa mort en 1877 (c’est la raison pour laquelle l’une des pages politiques de *The Economist* porte son nom).

Figure victorienne réservée, Bagehot n’en marqua pas moins le XIXe siècle par ses articles et par trois ouvrages<sup>2</sup> clés, dont deux sont encore lus de nos jours – *The English Constitution* (1867) et *Lombard Street* (1873). Toujours comme Raymond Aron, un siècle après lui, il reste un penseur déterminé à percer les rouages secrets et mouvants à l’œuvre dans le politique. Et s’il le fait, c’est bien pour dévoiler au grand jour et pour le commun des mortels, les ressorts des sociétés politiques et la façon de protéger ce qui pour lui n’avait pas de prix : la possibilité de jouir de la liberté en société.

---

<sup>1</sup> Editorialiste au *Figaro* pendant trente ans, créateur de la revue *Commentaire* puis rédacteur à *L’Express*.

<sup>2</sup> *Physics and Politics, or Thoughts on The Application of the Principles of "Natural Selection" and "Inheritance" to Political Society* (1872).

Cette liberté pouvait s'entendre de différentes façons pour Bagehot : une liberté civile pour tous, une liberté individuelle pour la majorité et une liberté politique pour certains (mais qui avaient le devoir de garantir les autres types de liberté).

Ce qu'on sait moins de Walter Bagehot, c'est qu'à l'instar d'Edmund Burke avec la Révolution française de 1789, il mit en œuvre ses idées politiques en réaction à la Révolution de 1848 en France. Dans ce sens, les travaux de Bagehot sont l'épilogue de *Reflections on the Revolution in France* (1790) de Burke puisque l'un comme l'autre sont des défenseurs d'un libéralisme *Whig* qui se déploie à l'aune de l'évolution historique du pays, qui défend les us et coutumes comme un substrat au politique, qui s'inscrit dans le pragmatisme et qui montre combien la liberté en société est un bien fragile sur lequel il faut veiller jalousement.

Et c'est ce dont je souhaite vous parler aujourd'hui, à savoir, comment les penseurs anglo-saxons ont souvent regardé vers leur voisine d'outre Manche pour comprendre leur propre régime politique et pour en envisager les évolutions. Pragmatiques, ces penseurs ont avant tout tenté de montrer comment un caractère national s'adapte à un régime politique mais comment aussi toutes les nations ne sont pas à même de jouir pleinement de la liberté. Alors que Bagehot écrivait quand une part de la population masculine était en passe d'obtenir le droit de vote au XIXe siècle, il faut voir que ses interrogations reposaient aussi sur l'opposition qu'il percevait entre liberté et égalité en société. Dans ce cadre là, ce qu'il écrivit au XIXe siècle reste encore d'actualité de nos jours.

Dès lors, je m'interrogerai successivement sur (1) Bagehot et le contre exemple français, sur (2) l'adéquation qu'il fait entre régimes politiques et caractères nationaux et, en conclusion, sur sa compréhension du libéralisme face aux revendications démocratiques du XIXe siècle.

## **1. Bagehot et le contre exemple français**

C'est assez tôt dans sa vie que Walter Bagehot développa les premiers principes d'une théorie politique et constitutionnelle qu'il développa ensuite tout au long de sa carrière. Jeune homme de 25 ans à peine, il se trouva en France au moment du coup d'Etat du 2 décembre 1851 et participa même à l'installation de certaines barricades dans les rues de la capitale française.

Ne nous y trompons pas : il fut confronté dans les premiers jours de décembre 1851 à une véritable petite révolution, car la prise de pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte ne se fit

pas sans heurts. En effet, après avoir dissous l'Assemblée nationale, au soir du 2 décembre, le futur Napoléon III mit Paris sous état de siège et, voyant qu'une bonne partie de la bourgeoisie et des hommes du peuple lui résistaient, n'hésita pas à envoyer l'armée pour dégager les rues.

L'événement eut un impact évident sur le jeune Bagehot qui témoigna de la situation en France dans *The Inquirer*. Les sept lettres, signées "Amicus", choquèrent pour deux raisons essentielles : premièrement, elles allaient à l'encontre de toutes les opinions politiques des lecteurs de *The Inquirer* puisqu'elles décrivaient la prise de pouvoir de Louis-Napoléon comme utile et salubre ; deuxièmement, Bagehot y faisait l'éloge de l'Eglise catholique – ce qui était peu banal dans un journal unitarien. Mais, si Bagehot défendait le coup d'Etat et la religion c'était bien parce qu'il s'agissait selon lui du seul moyen, certes répressif, de ramener le peuple français sur la voie de l'ordre. Et pour Bagehot, sans ordre, point de liberté. Et l'ordre, pour le jeune auteur, la France l'avait perdu une fois encore dans son histoire avec la Révolution de 1848.

Car c'est bien de cela qu'il s'agissait pour Bagehot : le coup d'Etat de 1851 n'était que la conséquence logique d'une histoire qui avait mal tourné en 1789 et s'était poursuivie par une série de soubresauts allant de l'épisode de la Terreur, au premier Empire de Napoléon I, à la Restauration de la monarchie, à la monarchie constitutionnelle et à la Révolution de 1848 en moins d'un demi-siècle. Le problème majeur de la France, c'était d'avoir tenté en 1848, comme en 1789 de se débarrasser de son passé et surtout de s'être fourvoyée dans sa recherche de la liberté et de l'égalité – deux principes qui ne pouvaient en aucun cas aller de pair selon lui.

Au-delà de l'audace de la jeunesse, Bagehot développa, dans ces lettres sur le coup d'Etat, les trois idées suivantes : 1. ce n'est qu'après des siècles de développement que peut naître la liberté politique ; 2. pour atteindre ce stade, il faut nécessairement passer par une période d'ordre et 3. les régimes doivent être fondés sur le caractère des nations et par rapport au stade de l'évolution dans lequel elles se trouvent. Et ce n'est pas par hasard, si ces idées-là se retrouvent au cœur de tous ses travaux. Il ne fit que les reprendre et les développer sa vie durant.

La prise de position de l'auteur en faveur de Louis-Napoléon a souvent été mal comprise<sup>3</sup>, mais il apparaît clairement que pour Bagehot, il s'agissait d'une mesure d'utilité

---

<sup>3</sup> Les réactions à la publication des lettres furent nombreuses, ainsi que le relate Norman St John-Stevan dans *Collected Works*, vol. 1, pp. 51-52. Le rédacteur en chef de *The Inquirer* se trouva même forcé de prévenir ses lecteurs que "les opinions exprimées dans cette lettre nous incitent une fois encore à exprimer notre dissentiment par rapport aux vues de l'auteur" ("The sentiments expressed in this letter render it advisable that we should

publique. Seul un homme comme Louis-Napoléon Bonaparte avait les moyens d'enrayer la spirale infernale de la fragilité gouvernementale en France parce qu'il le faisait non pour lui-même, semble dire Bagehot, mais pour la France (même si, sur ce point-là, on peut se permettre d'en douter).

C'est pourquoi Walter Bagehot justifiait l'action de Louis-Napoléon par le fait que son but, à terme, était de restaurer l'ordre et la confiance du peuple, tout comme Burke justifiait le remplacement de Jacques II (1685-1688) par Guillaume et Marie au moment de la *Glorious Revolution* de 1688 en Angleterre, en invoquant, la nécessité d'un « retour de l'Angleterre à sa Constitution naturelle, en mettant fin aux divisions qui l'avaient déchirée pendant la période républicaine et sous la Restauration »<sup>4</sup>. La description des événements de 1851, chez Bagehot, est assez inattendue mais il s'agissait d'un retournement de situation qui visait à retrouver la normalité, comme si la Seconde République de 1848 à 1851 avait été une période d'égarement politique.

Il n'est pas inutile de souligner que si Bagehot voyait la liberté du peuple comme un but ultime, il admettait la possibilité que la réalisation de ce but implique une phase de despotisme.<sup>5</sup> En cela, on perçoit déjà les prémisses d'un raisonnement utilitariste chez Bagehot : le césarisme<sup>6</sup> de Louis-Napoléon Bonaparte devait servir de transition à une nation affaiblie par des années de changements politiques et fonder les bases d'un régime plus libéral.

## 2. Caractère national et régime politique

En ce sens, la distinction entre les bons et mauvais régimes, n'a plus lieu d'être pour Bagehot, car même un mauvais régime peut avoir son utilité à un moment de l'histoire : « Les plus grands défenseurs de la liberté et de la tolérance peuvent soutenir avec logique qu'il y eut

---

again declare our own entire dissent from the views of the writer"). Introduction à "Letter I.—The Dictatorship of Louis-Napoléon", *The Inquirer*, 8 janvier 1852, *Collected Works*, vol. 4, p. 29.

<sup>4</sup> Philippe Raynaud, préface à : Edmund Burke. *Réflexions sur la révolution de France*, (traduction de Pierre Andler, préface de Philippe Raynaud et annotations d'Alfred Fierro et Georges Liébert). Paris : Hachette, collection "Pluriel", 1989, p. xxii.

<sup>5</sup> Dès les premiers jours de 1852, le futur Napoléon III n'hésita pas à faire déporter en Algérie ou à Cayenne plus de quinze mille opposants à son régime et censura la presse. On trouve un bon résumé général de la répression politique sous le Second Empire dans : Dominique Barjot, Jean-Pierre Chaline, André Encrevé. *La France au XIX<sup>e</sup> siècle : 1814-1914*. Paris : Presses Universitaires de France, collection "Premier cycle", 1997 (première publication en 1995), pp. 411-46. Pour plus de détails sur la vie politique qui va du coup d'Etat aux derniers jours du Second Empire, l'ouvrage d'Adrien Dansette est très complet : Adrien Dansette. *Du 2 décembre au 4 septembre*. Paris : Hachette, 1972, 509 pages.

<sup>6</sup> Walter Bagehot lui-même qualifiait le pouvoir de Louis-Napoléon Bonaparte de "Cæsarism". Walter Bagehot, "The Collapse of Cæsarism", *The Economist*, août 1870, *Collected Works*, vol. 4, p. 155.

des époques malheureuses où ni l'une ni l'autre n'était possible, et quand tenter d'obtenir l'une ou l'autre eut été préjudiciable<sup>7</sup> ».

Dans la septième lettre sur le coup d'Etat, en réponse à certains qui proposaient pour la France un nouveau régime, il écrit : « le régime qui sera ébauché doit être capable de protéger les foyers et les maisons des hommes. Il est aisé de concevoir des politiques si on néglige cette condition essentielle ».<sup>8</sup>

On le voit, la force de Bagehot réside en sa capacité de journaliste à procéder avec simplicité plutôt que de se perdre dans des considérations philosophiques qui ne répondaient pas, à ses yeux, aux attentes pratiques des hommes du XIXe siècle. Il résume sa conception ainsi : « la vente de figues, le raccommodage de souliers, la fabrication de clous : voilà l'essence de la vie. Et que celui qui prépare une constitution pour son pays réfléchisse à cela »<sup>9</sup>. Dans le tempérament d'une nation s'inscrit une réalité historique et sociale qui permet, mieux que toute logique rationaliste, de penser la pratique politique. S'interroger sur les différents régimes politiques revient alors, pour Bagehot, à poser la question de ce qu'est l'essence de la nation.

La troisième lettre, intitulée « Sur la Constitution nouvelle de la France, et l'aptitude du caractère français à la liberté nationale »<sup>10</sup>, est sans doute la plus éloquente: Bagehot y dévoile son admiration pour le caractère national français (dont Louis-Napoléon Bonaparte est, à ses yeux, l'expression même à cette époque), mais il précise également qu'en raison de ce caractère particulier, la France est en quelque sorte ingouvernable. De ce constat suit une réflexion sur le sens du politique :

Burke a enseigné en premier au monde entier, (...) que la politique est faite de temps et de lieu, que les institutions sont des choses changeantes, qui doivent être mises à l'épreuve et adaptées aux conditions changeantes d'un monde en mutation, que la politique, en réalité, n'est qu'une affaire qui doit être définie dans chaque cas par les besoins précis de ce cas ; en termes clairs : par le sens commun et les circonstances. Ce fut là un grand pas en philosophie politique – bien qu'il apparaisse *maintenant* que les événements de 1848 ont été plus riches d'enseignements (je le crois) pour les personnes réfléchies. Ils nous ont permis de dire que, de toutes les circonstances qui influent de la sorte sur les problèmes

---

<sup>7</sup> "The strongest advocates of Liberty and Toleration may consistently hold that there were unhappy ages before either became possible, and when attempts at either would have been pernicious". Walter Bagehot, "The Metaphysical Basis of Toleration", *The Contemporary Review*, avril 1874, *Collected Works*, vol. 14, p. 62.

<sup>8</sup> "The system to be sketched out must be fit to protect the hearths and homes of men. It is easy to compose policies if you do but neglect this one essential condition". Walter Bagehot, "Letter VII.—Concluding Letter", *The Inquirer*, 19 février 1852, *Collected Works*, vol. 4, p. 84.

<sup>9</sup> "The selling of figs, the cobbling of shoes, the manufacturing of nails,—these are the essence of life. And let who so frameth a constitution for his country think on these things". *Ibid.*

<sup>10</sup> Walter Bagehot, "Letter III.—On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, 24 janvier 1852, *Collected Works*, vol. 4, pp. 45-53.

politiques, de loin et de manière incontestable, la plus importante est celle du *caractère national*<sup>11</sup>.

Bagehot dénonçait en cela le caractère français, cultivé et intelligent, selon lui, mais bien trop passionné pour se laisser gouverner, et par conséquent peu apte à la liberté. Inversement, le caractère anglais, qu'il jugeait déférent et conservateur, était le caractère le plus prédisposé à un régime de type parlementaire. L'Angleterre avait réussi à trouver le régime – une monarchie parlementaire – qui convenait le mieux à son caractère national en raison de deux aspects distincts : du « sens commun » des élites modérées qui avaient su s'adapter à l'évolution de la Constitution et du « sens commun » de la nation déférente qui se laissait gouverner par ses élites.

Pour Bagehot, la France de 1851 était doublement handicapée, car la nation (et ses élites) manquait cruellement de sens commun et les types de gouvernement qui lui étaient imposés ne convenaient pas à son caractère. « En un mot », écrivait-il dans sa troisième lettre,

De même que les gens au 'bon gros sens commun' réussiront (en général) dans la vie d'une manière ou d'une autre (quelle que soit leur situation ou leur destinée), de même une nation réussira certainement, qui dans la conduite d'institutions libres, appliquera un jugement sain, de la patience, un comportement rationnel et prêt aux compromis ; tandis que le caractère national le plus éminemment doué ne sera que la source et le germe d'un échec continu et désastreux si, quelles que soient ses autres insignes qualités, il est dépourvu de ces aptitudes simples, solides et essentielles<sup>12</sup>.

Il est une autre qualité que Bagehot recommandait comme nécessaire, aux lecteurs de *The Inquirer*, la stupidité : « Je crains que vous moquiez si je vous dis ce que je conçois comme la qualité morale la plus essentielle pour un peuple libre, dont la liberté doit se réaliser progressivement, de façon permanente et à grande échelle, c'est beaucoup de stupidité<sup>13</sup> ». Et

---

<sup>11</sup> "Burke first taught the world at large, (...) that politics are made of time and place—that institutions are shifting things, to be tried by and adjusted to the shifting conditions of a mutable world—that, in fact, politics are but a piece of business—to be determined in every case by the exact exigencies of that case : in plain English—by sense and circumstances. This was a great step in political philosophy—though it *now* seems the events of 1848 have taught thinking persons (I think) further. They have enabled us to say that of all these circumstances so affecting political problems, by far and out of all question the most important is *national character*". *Ibid.*, pp. 48-49. (Italiques de l'auteur).

<sup>12</sup> "In a word—as people of 'large roundabout common sense' will (as a rule) somehow get on in life—(no matter what their circumstances or their fortunes)—so a nation which applies good judgment, forbearance, a rational and compromising habit to the management of free institutions, will certainly succeed ; while the more eminently gifted national character will but be a source and germ of endless and disastrous failure, if, with whatever other eminent qualities, it be deficient in these plain, solid, and essential requisites". *Ibid.*

<sup>13</sup> "I fear you will laugh when I tell you what I conceive to be about the most essential moral quality for a free people, whose liberty is to be progressive, permanent, and on a large scale ; it is much stupidity". Walter Bagehot, "Letter III.—On the New Constitution of France, and the Aptitude of the French Character for National Freedom", *The Inquirer*, 24 janvier 1852, *Collected Works*, vol. 4, pp. 50-51.

il ajoutait : « Je n'ai pas besoin de dire qu'en matière de stupidité réelle et profonde, les Anglais n'ont pas de rivaux »<sup>14</sup>.

Pourquoi la stupidité ? Parce que Bagehot était convaincu qu'elle agissait comme facteur d'adaptation. Il s'expliquait en ces termes :

A vrai dire, ce que nous nommons indignement stupidité, encore que ce ne soit pas une qualité stimulante dans une société ordinaire, est la ressource favorite de la nature pour préserver la régularité de la conduite et la cohérence des opinions. Elle force à la concentration ; les gens qui apprennent lentement, apprennent uniquement ce qu'ils doivent apprendre. La meilleure assurance que les gens accomplissent leur devoir est qu'ils ne sachent pas quoi faire d'autre ; la meilleure assurance d'atteindre la stabilité d'opinion est que les gens soient incapables de comprendre ce qu'il y a à dire en faveur de l'opinion inverse<sup>15</sup>.

C'était justement cette qualité qui manquait à la nation française, et qui, à en croire Bagehot, faisait d'elle la nation instable par excellence. « Un Français, un vrai Français, ne peut pas être stupide », disait-il ainsi en 1852, « la sagacité est sa substance, l'esprit est son eau, les bons mots sont pour lui des bonbons. Il lit et apprend en lisant ; la légèreté et la littérature sont sa marque par nature ».<sup>16</sup> En réalité, trop de perspicacité, trop de répartie, trop de finesse les desservait. L'auteur déclarait plus tard en 1856: « La lenteur d'esprit est dans notre tradition, tout comme l'intelligence est dans celle des Français ».<sup>17</sup> Et il ajoutait : « Malheur aux Anglais s'ils oublient jamais que tout au long de leur histoire, des sujets ennuyeux et des talents assommants ont fait naître l'admiration et accaparé le temps de leur Parlement et de leur pays »<sup>18</sup>.

### **Conclusion : entre libéralisme et démocratie, entre liberté et égalité**

Il est vrai que la vision de Bagehot s'oppose à l'idée d'égalité au sein de la société. Il est vrai aussi que cette idée sous-tend le maintien d'une élite raisonnable au pouvoir. Il est vrai

---

<sup>14</sup> "I need not say that, in real sound stupidity, the English are unrivalled". *Ibid.*

<sup>15</sup> "In fact, what we opprobriously call stupidity, though not an enlivening quality in common society, is nature's favourite resource for preserving steadiness of conduct and consistency of opinion. It enforces concentration ; people who learn slowly, learn only what they must. The best security for people's doing their duty is that they should not know anything else to do ; the best security for fixedness of opinion is that people should be incapable of comprehending what is to be said on the other side". *Ibid.*, p. 52.

<sup>16</sup> "A Frenchman—a real Frenchman—can't be stupid ; esprit is his essence, wit is to him as water, *bons-mots* as *bon-bons*. He reads and he learns by reading ; levity and literature are essentially his line". *Ibid.*

<sup>17</sup> "Dullness is our line, as cleverness is that of the French". Walter Bagehot, "Dull Government", *The Saturday Review*, 16 février 1856, *Collected Works*, vol. 6, p. 85.

<sup>18</sup> "Woe to the English people if they ever forget that, all through their history, heavy topics and tedious talents have awakened the admiration and engrossed the time of their Parliament and their country". *Ibid.*, p. 85.

enfin, que Bagehot est un homme de sa classe, conservateur libéral et défenseur d'une élite méritocratique.

Il est plus important pour lui de garantir une forme de gouvernement libre, mais non démocratique dans la pratique, que d'imposer une véritable forme de gouvernance égalitaire qui ne fonctionnerait qu'en théorie et qui mettrait en danger le libéralisme si patiemment acquis.

La forme de gouvernement libérale présentée par l'auteur contient en elle-même la capacité de se remettre en question par le débat, alors que sa vision de la démocratie est celle d'une forme de gouvernement qui ne permet pas d'introspection critique et donc pas de grands progrès. Il le résumait ainsi en évoquant la France, « Sa passion pour l'égalité est si grande qu'elle lui sacrifierait tout. Un gouvernement libre implique des privilèges, car il exige que plus de pouvoir soit donné aux hommes instruits plutôt qu'aux incultes : il n'y a pas de méthode qui permette aux hommes d'être à la fois libres et égaux. La France a choisi la seconde solution tandis que l'Angleterre a choisi la première, d'ailleurs ni l'une ni l'autre de ces solutions ne se sont entravées »<sup>19</sup>.

Pourtant, Bagehot savait bien – alors que l'extension du droit de vote s'imposait peu à peu dans son pays après la grande réforme parlementaire de 1832 et celle de 1867 – que l'avènement de la démocratie était inéluctable et qu'une évolution aux allures de révolution politique était en marche dans son propre pays également. Pour lui, la difficulté centrale était de parvenir à un équilibre entre le libéralisme et les demandes démocratiques engendrées par une société plus libre.

Dans la pensée politique de Bagehot, la démocratie est comprise comme une forme de gouvernement qui peut potentiellement détruire le libéralisme, car la démocratie est un modèle constitutionnel qui ne s'interroge pas sur lui-même, *il est*. Au contraire, le libéralisme est un système qui semble se caractériser par une interrogation continue de *ce qu'il est*. Bagehot, dans *The English Constitution*, résumait les choses en ces termes : « Jamais une démocratie ne rétrocédera, sauf après une catastrophe terrible, ce qu'on lui aura accordé à un moment donné, car agir de la sorte serait reconnaître une infériorité en soi, dont elle ne pourrait jamais être persuadée, si ce n'est par quelque malheur pratiquement insupportable »<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup>"Her passion for equality is so great that she will sacrifice everything to it. Free government involves privilege, because it requires that more power should be given to the instructed than to the uninstructed : there is no method by which men can be both free and equal. France has chosen the latter, England the former, nor did either interfere with the other". *Collected Works*, "France or England", vol. 4, p.94.

<sup>20</sup>"A democracy will never, save after an awful catastrophe, return what has once been conceded to it, for to do so would be to admit an inferiority in itself, of which, except by some almost unbearable misfortune, it could never be convinced". *The English Constitution* (1867), *Collected Works*, vol. 5, p. 382.



Par conséquent, il apparaît que donner la liberté politique à des individus qui sont incapables de comprendre la responsabilité qui leur est accordée équivaut à un suicide politique de la nation. A propos de la démocratie, Bagehot écrivait d'ailleurs que : « ce n'est ni la meilleure ni la plus haute forme qu'une société puisse adopter, et elle est certainement funeste à ce développement de l'originalité et de la grandeur individuelles par lesquelles le progrès passé du genre humain a été accompli, et qui préfigurent seules, semblerait-il, tout progrès futur »<sup>21</sup>.

En bref, que nous apprend Bagehot, à nous citoyens du XXI<sup>e</sup> siècle? Même si le message de Bagehot n'est pas fondamentalement original en soi, qu'il reprend beaucoup la trame burkienne et rejoint maladroitement la pensée philosophique bien plus travaillée de son contemporain John Stuart Mill, il n'en demeure pas moins qu'il est beaucoup plus endurant car plus accessible. Bagehot avait cette capacité de transmettre un message simple et d'évoquer des images qui marquent. On peut d'amuser avec lui de ses exagérations, sur les français par exemple, mais les images restent et font leur chemin, incitent au débat. Elles finissent par éduquer. Qui d'autre que lui peut dire sans que cela, y compris de nos jours, ne nous force à réfléchir: « les Français ne sont pas faits par tempérament pour un gouvernement uniquement et principalement parlementaire »<sup>22</sup>.

Bagehot, nous dit encore que c'est l'apanage de certaines sociétés seulement de pouvoir maintenir la fragilité de la liberté ; que le passage de la sécurité en société à la liberté est délicat, voire dangereux, parce qu'il implique l'autorité de chacun sur soi-même. Comment ne pas être marqué par ce genre de point de vue à l'aune de ce qui se passe en Iraq ou en Syrie en ce moment.

Je terminerai en disant que Bagehot rejoint Burke sur trois points fondamentaux par rapport au contre exemple français: (1) la perception gradualiste de l'évolution des sociétés politiques ; (2) la critique des droits de l'homme – et, par extension une certaine conception du contrat social ; (3) la critique de la démocratie. Quelques années avant sa mort, Bagehot n'a plus, en quelque sorte, qu'à constater les méfaits de l'idéologie dénoncée par Burke en 1789 et, prenant appui sur les leçons de l'histoire, à en conclure sur les français:

---

<sup>21</sup> "It is neither the best nor the highest form which a society can adopt, and it is certainly fatal to that development of individual originality and greatness by which the past progress of the human race has been achieved, and from which alone, it would seem, all future progress is to be anticipated". Walter Bagehot, "Sterne and Thackeray", *The National Review*, avril 1864, *Collected Works*, vol. 2, p. 308.

<sup>22</sup>"The French are by character unfit for a solely and predominantly parliamentary government". Walter Bagehot, "Letter VII.—Concluding Letter", *The Inquirer*, 19 février 1852, *Collected Works*, vol. 4, p. 77.

Une discussion pondérée est à peine possible au sein d'une nation qui est naturellement prompte à s'enflammer, encline à l'espérance et à la crainte – l'une et l'autre poussées à l'exagération – sur des questions qui soulèvent des passions fanatiques, et en vertu d'une logique qui échauffe tout le monde et ne convainc personne<sup>23</sup>.

Certes mon pays n'est plus celui du XIXe siècle, la stabilité politique y est bien présente de nos jours et, n'en déplaise à Bagehot, il est possible de faire coexister démocratie et libéralisme mais, là encore, quelques semaines après les élections européennes et l'ancrage maintenant bien réel d'un parti d'extrême droite comme le Front National au cœur de notre vie politique – ancrage qui ne semble plus autant choquer qu'en 2002, quand le Front National était arrivé au second tour de l'élection présidentielle – les mots de Bagehot résonnent et sonnent souvent comme un rappel à ne pas négliger.

Au-delà des clichés sur les Français, d'un sens de l'humour très britannique et de son élitisme propre à sa génération, il reste un penseur terriblement irrévérencieux, incisif, drôle et, pour ce qui est de la France, surtout éminemment capable d'inciter à la réflexion parce qu'on ne critique jamais aussi bien que ce que l'on aime avec passion.

---

<sup>23</sup> "Steady discussion is hardly possible in a nation which is naturally excitable, which is prone to hope and prone to terror, both to exaggeration, upon questions causing fanatical passion, and by a logic which excites everyone and convinces no one". Walter Bagehot, "Do the Conditions Requisite for a Stable Government Exist in France?", *The Economist*, 10 sept. 1870, *Collected Works*, vol. 8, p. 186.